Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 37

Artikel: Le traducteur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223448

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'humanité si le mécanisme aveugle de notre époque fait tout pour l'anéantir ?

Il me sembla voir une grosse larme perler au coin de l'œil du bon docteur. Je restai coi et ce ne fut qu'après un long silence que j'osai, enfin, amener sur le tapis la question du revernissage de la palissade du jardin. J'avais, certes, honte de soulever une telle bagatelle après avoir entrevu la fin du monde ; mais, me disai-je, nous dormirons mieux si nous parlons d'autre chose.

Aimé Schabzigre.

Avant tout, il s'agit de ne pas perdre de temps ! — Un aviateur fait un vol avec un passager. Soudain, ce dernier commet une imprudence et tombe de l'aéroplane qui est à une certaine hauteur.

— Dites donc, lui crie l'aviateur, comme vous serez plus vite que moi à la maison, veuillez, je vous prie, prévenir que je ne rentrerai pas pour dîner.

Quelle veine ! — Brrring !...

Le docteur court à son téléphone et décroche le récepteur.

— Allô !

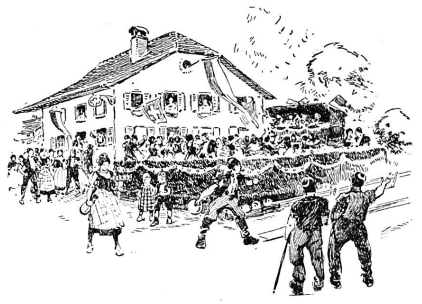
— Docteur, répond une voix d'enfant, c'est moi, le fils de M. Godard.

— Eh ! bien, qu'y a-t-il... qui est malade chez toi ?

— Tout le monde.

— Oh !

— Excepté moi. Hier, je n'avais pas été sage, alors maman n'a pas voulu que je mange des champignons que papa avait rapportés de la campagne... Quelle veine, hein?



SAPINS D'ABBAYE.

DANS la rosée fraîche, ils se sont réveillés; tout là-haut où le mai vient à peine d'épanouir les feuillées des hêtres, tout là-haut où le pâturage lutte avec la forêt, où les gentianes étoilent l'herbe rase. Et ce jour a été leur dernier jour de montagne.

Des gars robustes sont venus, haches en main; et ils sont entrés dans la sapinière.

— Combien en faut-il ?

— Dix ou douze, les plus beaux, les plus droits.

Ils ont choisi, un ici, un là, puis ils ont chargé leur char, serré les chaînes, et par les chemins cahoteux du bois de Bon, puis par la route rapide qui traverse le village, hommes, chevaux, chars et sapins sont arrivés sur la place.

Ils ont dételé et rentré les chevaux ; ils ont jeté sur le sol les jeunes arbres, ils ont été boire un verre, ne l'ont-ils pas mérité ?

. . . . . .

Et moi, je vous regarde, sapins d'Abbaye. Couchés dans la poussière, vous ne songez pas que c'est un honneur enviable d'orner les quatre coins du pont de danse, la tribune de la musique, l'entrée du stand. Hélas, déjà fanées les petites pousses tendres qui devaient l'an prochain se changer en aiguilles raides et sombres, éraclée l'écorce rosâtre des jeunes troncs, froissées les branches souples, brisée la petite croix verte du faîte...

. . . . . .

Le pont de danse se monte à grand renfort de coups de hache et de maillet. Le carrousel, le tire-pipes, les balançoires vont rivaliser de musique délirante, et demain déjà, les sapins d'Abbaye seront là, dressés au milieu de la foule, parés de fleurs éclatantes en papier multicolore. Ils auront sacrifier leurs branches pour tapisser le tour du pont et la tribune où se tient la fanfare. Ils seront de la fête...

Ceux du stand verront passer le cortège d'arrivée et la parade du roi; toute la journée, ils vibreront au fracas des coups de fusil répétés par l'écho de la Grande Roche.

Et les sapins de la place verront le bal.

La première danse, où l'on est encore un peu gêné, un peu gauche, puis la seconde, qui va mieux et la dernière, aussi, vers le matin, celle où l'on est « tout à fait bien ».

Entre la première danse et la dernière, entre le premier et le dernier soir, les sapins du Mont Aubert auront vu et compris bien des choses.

. . . . . .

Timide, Marie-Jeanne s'appuye à la barrière et son amoureux vient la chercher pour une danse.

Autour des sapins d'Abbaye, dans la senteur fruste des aiguilles froissées, que de peines, que de joies, que d'espoirs et de déceptions.

Il y a celle qui regarde danser et que personne n'invite ; celle qui a déchiré sa robe neuve à un clou de la barrière ; celle qu'un « autre » invite.

Il y a celui qui pense aux anciens jours et voudrait bien revivre une fois encore une Abbaye de jadis... trop tard !

Il y a celle qui regarde danser sa fille et se revoit vingt ans plus tôt.

Il y a celui qui regarde, regarde... et que rien ne console de sa peine... tous ceux-là, et bien d'autres, les sapins d'Abbaye les voient, les abritent.

Un jour, deux jours, trois jours...

Ils sont bien fatigués, presque morts, les sapins d'Abbaye. Ils trouvent que ça va de mal en pis. Oui, vraiment, le premier soir, c'est bien, c'est le jour des gens du village, de ceux qui ont travaillé à préparer la fête, qui s'en sont réjouis.

Le deuxième soir, c'est moins bien. Tant de monde du dehors ! Des garçons qui crient, des filles qui ne sont pas de chez nous : « coureuses d'abbayes ou de danses » ou... « coureuses » tout court. Et puis, les rixes, les disputes. Ah! non, ça va mal.

Le troisième soir, c'est la fin de tout. On a trop ri, trop dansé, trop bu, et les sapins austères ont honte d'abriter tant de démarches chancelantes et d'entendre tant de propos grossiers ou trop galants.

Allons, Marie-Jeanne, allons, ta robe est toute fripée, tes yeux disent ta fatigue... et ton amoureux.... où est-il? Tu as du chagrin, petite, c'est souvent comme ça, vois-tu. Ça commence bien, si bien, et ça finit... moins bien, n'est-ce pas.

. . . . . .

L'Abbaye de mon village est terminée. Les sapins du pont de danse seront misés sur la place mercredi à 8 heures, bons pour brûler.

Ils étaient si frais, si jeunes et si droits. Dans le matin clair, sur la montagne, ils poussaient vers le ciel leur petite croix verte.

(Journal d'Yverdon). *Milandre.*

Censury. — Croquis et nouvelles de chez nous par Albert Roulier (Grattesillon). Editions Delacoste-Borgeaud, Lausanne. Broché fr. 3.50.

Dans notre bonne terre vaudoise, Grattesllon a jeté la semence Vous l'avez vue lever, grandir, prendre corps, quinzaine après quinzaine, lecteurs de nos périodiques romands, et vous savez quelle est sa belle venue. La moisson est arrivée. Grattesillon a noué ses glanes. Il les a baptisés : **Silhouettes. — Echos de la grande guerre. — La ronde des saisons. On raconte. — Trois contes.** La gerbe de bon grain vous est offerte, assaisonnée du meilleur esprit vaudois. C'est de la fine fleur de farine qui tombera dans nos « opons ». Il ne tient qu'à vous de la recueillir. Vous en confectionnerez les meilleurs produits du terroir, qui vous aideront à trouver plus courtes les longues soirées d'hiver et seront le charme des veillées de vin cuit, des cassées de noix, des séances d'automne auprès des pressoirs et du moût qui fermente. **P. C.**

Relation de cause à effet. — Tiens, Lacuite, tu as le bras en écharpe. Que t'est-il arrivé ?

Rien, l'autre nuit je sortais du café, un imbécile m'a marché sur la main.

La route de la fortune. — C'est égal, je voudrais bien connaître la route de la fortune.

— Ce n'est pas difficile Vous « prenez » à droite, vous « prenez » à gauche, et quand vous avez « pris » de tous les côtés, vous êtes riche.

BOUTADE

Monsieur le rédacteur,

L'HOMME qui dota son époque d'un aliment chimique portatif, hygiénique, digestible et réparateur a bien mérité de l'humanité. Gloire au savant qui découvrit le *tropon !* Voici quinze jours que nous en vivons, Mme Bougonville et moi, et notre santé ne fait qu'y gagner. Les tissus adipeux, il est vrai, tendent à disparaître. Madame a dû faire une pince à la trop ample ceinture de mon pantalon, et devient elle-même plus svelte, plus gracile. Encore un mois de ce régime et j'aurai retrouvé la compagne élancée des premières amours. Je le sais, je le sens, et les tièdes bouffées qui me montent, par instants, au cœur et au cerveau, ne sauraient me tromper.

Détail prosaïque, mais significatif : nos dépenses de ménage ont diminué de trois quarts. Seule, la domestique se plaint ; à l'heure où naguère elle évoluait devant notre fourneau de cuisine, elle s'ennuie, les bras croisés, ou frotte sans relâche une argenterie devenue inutile. Il a fallu lui conserver son café au lait, car, à défaut de cette lâche concession de notre part, elle menaçait de donner son congé, et Mme Bougonville tient trop à elle pour pouvoir s'en passer.

J'ai voulu prier à dîner mon vieil ami Bringard. Après le *Benedicite*, je lui ai mis, sur la langue, une pincée savamment dosée. Il l'a craché, monsieur, j'ai honte de le dire, oui, il a grossièrement rejeté l'offrande de ma si moderne hospitalité, puis il est sorti en me disant des sottises...

Hélas ! Bringard n'est pas à la hauteur, — pas dans le train, — comme on dit aujourd'hui, à ce que je crois. J'ai ordonné d'essuyer les traces de son ignorance, et j'ai fait une croix : je ne l'inviterai plus !

Il s'agit de savoir, comme l'a si bien dit le docteur Krafft, de Lausanne, dans une de ces causeries badines dont il avait seul le secret, il s'agit de savoir si l'on mange pour vivre, ou si l'on vit pour manger. Or, moi Bougonville, je mange pour vivre, et n'ai jamais mangé que pour cela ; c'est vous dire de quelle bienvenue j'ai salué l'apparition de ce produit nouveau et si essentiellement économique.

Oui, je le salue, je l'acclame, et, qui plus est, nous en profitons, moi et ma digne moitié. Et dans les rêves éveillés du nouveau et ample loisir de mes journées allongées de tout l'espace qu'occupait la laborieuse mastication des aliments grossiers dont je me gavais naguère, j'entrevois déjà l'époque bénie où il suffira d'une simple tabatière pour rassasier ses amis, une prise pour les gens qui se respectent, deux tout au plus pour les goulus !

Alors l'humanité régénérée, arrosant d'eau claire, ou sucrée tout au plus, un *tropon* perfectionné, sublimé, concentré, le tropon-type enfin, verra enfin poindre le millénium. Bringard, hélas ! ne sera plus, il aura rendu à la terre ses viscères distendus par les exigences trop matérielles d'une époque barbare, mais, dans ce radieux avenir, il n'y aura plus de place pour lui, et c'est de bon cœur que j'ajoute d'avance, comme on le chante à la fin d'« Anita » : *Requiescat in pace !*

Agréez, etc. *Bougonville.*

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Ce journal est un moyen à la fois pratique et peu coûtux de se perfectionner dans l'une ou l'autre langue, tout en complétant ses connaissances en d'autres domaines. — Un numéro spécimen sera servi gratuitement à toute personne qui en fera la demande à l'administration du « Traducteur », à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Electeur conscient. — A la veille d'une votation, on demandait à Jean-Louis comment il émettrait son opinion:

— Je panacherai, répondit Jean-Louis, en prenant le **o** du mot « oui » pour le mettre entre les deux **n** du mot « non » !

Ce que femme veut... — Pourquoi les reines gouvernent-elles mieux que les rois ?

— Parce qu'un souverain se laisse influencer par sa femme et la souveraine par son mari.